

Les jardins de Michel Foucault

Michel Foucault est né à Poitiers en 1926 dans une maison du centre-ville qui sera à la fin du XX^e et au début du XXI^e siècle le siège départemental du Service pénitentiaire d'insertion et de probation. Une ironie de l'histoire qui aurait bien fait rire le philosophe, auteur d'une œuvre considérable et qui s'est intéressé de manière critique à la prison. En témoignent son livre *Surveiller et punir* paru en 1975, et son activité militante au sein du Groupe d'information sur les prisons (GIP) qu'il fonde avec quelques amis en 1971 afin de permettre à la voix des prisonniers d'accéder à l'espace public, la prison étant à l'époque un lieu de silence forcé. Une ironie de l'histoire parce que Michel Foucault était déjà ailleurs, là où on ne l'attendait pas, bougeant tout le temps, son rire franc et sonore ébranlant les certitudes. Ne disait-il pas dans un texte intitulé *Le corps utopique* : « *Mon corps, en fait, il est toujours ailleurs, il est lié à tous les ailleurs du monde, et à vrai dire il est ailleurs que dans le monde* ».

Le jardin, un espace autre

« *Ailleurs que dans le monde* » est un espace autre, un jardin. Le jardin est au cœur des hétérotopies, ces lieux absolument différents qui s'opposent à tous les autres, qui sont destinés à les effacer, à les neutraliser, à les purifier, et où sont juxtaposés « en un lieu réel plusieurs espaces qui, normalement, seraient, devraient être incompatibles » dit Michel Foucault. Le jardin – et plus particulièrement le jardin persan dont l'origine est millénaire – réunit en quatre parties les quatre éléments du monde avec un point de jonction en son milieu : une vasque qui fait de ce nombril du monde un espace sacré. Et ce microcosme représente « la plus petite parcelle du monde », mais aussi « la totalité du monde », car le jardin ne se limite pas à ce qu'il est en réalité. Le jardin possède plusieurs significations, mêlant symbole, imaginaire et réalité, et s'il est reproduit sur le tapis persan, un tapis qui circule, s'échange, fait l'objet de multiples transactions, il se déploie aussi en des formes si diverses que le roman, et plus tard le théâtre et le cinéma, en seront des espaces singuliers. C'est pourquoi le philosophe dit explicitement que « L'activité romanesque est une activité jardinière ».

Michel Foucault voit dans le jardin le lieu de naissance du roman. Un espace où se vivent des moments de crise et de déviation, de disparition et de transformation, de proximité d'emplacements *a priori* improbables, où se logent des temps mesurés à plusieurs aunes, où s'articulent des systèmes d'ouverture et de fermeture qui isolent et se laissent pénétrer, où surgissent des mondes d'illusion dénonçant tout espace

réel où la vie est séparée, cloisonnée, appauvrie. Le jardin-roman conjugue des domaines et des pratiques qui s'aiment, comme l'écriture et la lecture, ou au contraire se démentent. Il est connexion de toutes les inventions. Pour découvrir cette richesse des mots agencés en des ordres parfois mystérieux, Michel Foucault invite à lire Sade, Genet, Chateaubriand, Roussel, Blanchot et quelques autres, et à sentir combien la contribution des lecteurs ouvre la voie d'une liberté infinie. Des lecteurs sans nom et sans visage, en captivité et hors des prisons, des lecteurs masqués, non pour se dissimuler, mais pour apparaître autres, sans assignation à résidence, dans le pur bonheur de se délecter de la lecture, de jardiner les œuvres. Et le philosophe de s'exclamer : « Le jardin, c'est, depuis le fond de l'Antiquité, une sorte d'hétérotopie heureuse et universalisante ».

Cette « activité jardinière » est perceptible dans l'écriture de ses livres, même s'ils ne sont pas à proprement parlé des romans. Michel Foucault a la « main littéraire » comme l'on dirait d'un jardinier qu'il a « la main verte ». Et cette activité littéraire et jardinière connaît sa plénitude dans la version finale des ouvrages qu'il écrit l'été dans la maison de sa mère à Vendevre-du-Poitou. Une « activité jardinière » intense et ludique qui témoigne du champ de ses passions, de ses actions, de ses soucis : le savoir et le pouvoir, le dire-vrai et la vérité. Cette « activité jardinière » est visible aussi dans les domaines qui excèdent son œuvre propre, dans l'invention des créateurs qui s'y réfèrent et qui l'utilisent telle « une boîte à outils » comme Michel Foucault les y invite. Ainsi en est-il des créations d'artistes présentées dans l'exposition « Le jardin infini. De Giverny à l'Amazonie » installée au Centre Pompidou Metz en 2017.

Le jardin infini : une aventure cosmique

« Le jardin infini » est organisé sous les auspices de Michel Foucault avec le projet de faire « sortir le jardin hors de lui-même ». Les concepteurs de l'exposition expliquent que, par-delà le jardin clos où les plus belles plantes sont cultivées, « le jardin est progressivement devenu un espace poreux, susceptible de sortir de ses propres limites autant que d'assimiler les plantes venues d'ailleurs ». Terre-matrice, « le jardin devient un laboratoire du vivant et de l'altérité, un territoire ouvert aux expérimentations artistiques les plus singulières ». Il s'enrichit de l'acclimatation des espèces exotiques et devient alors un espace où se mêlent, se confondent, interfèrent en jeux de composition ou processus de métamorphose, des éléments végétaux, minéraux, animaux et des créations picturales, sculpturales et scénographiques. C'est

un délice alors de circuler dans ces espaces autres, en perpétuel changement suivant le lieu où le visiteur se trouve, pénétrant dans des mondes étranges.

Le jardin comme théâtre est un lieu fabuleux. « Le Désert de Retz » aux ruines savamment aménagées où voisinent de multiples essences végétales témoigne du caractère éphémère du pouvoir, de la religion et des civilisations. Un lieu étonnant, « Les Jardins de Bomarzo » dit encore « Le Parc des monstres », est un domaine extravagant où s'harmonisent des entités opposées : monstres et divinités, artifice et nature, sauvagerie et civilisation, où le commun des mortels peut entrer à ses risques et périls dans *Le Temple de l'éternité*. Niki de Saint-Phalle saura réunir tous les atouts de ce jardin dans le *Jeu de tarot* qu'elle inventa.

Le jardin comme peinture est aussi un lieu surprenant. La toile de Frantisek Kupka *Printemps cosmique* offre un bel exemple de jardin-matrice où « bat le pouls des saisons, alternant des phases d'hibernage et de germination ». Ou encore le travail de Georgia O'Keeffe qui cristallise le jardin en des tableaux d'iris saisis sur le motif dans son jardin d'Ubiquiu, au Nouveau-Mexique, jardin créé autour d'une ruine, pas très loin de son Ghost Ranch, l'espace qu'elle habitait auparavant. Jean Dubuffet, lui, est absorbé dans le jardin mal soigné qu'il aménage en théâtre botanique pour en faire le miroir obscur de sa peinture, et Thierry de Cordier se retire dans sa jardinière en Ardenne pour se livrer à une forme originale de jardinage mêlant contemplation et écriture. Il y installe une sorte de carapace qu'il nomme « meuble à penser » et y compose des textes calligraphiés en une écriture bizarre, faite de soubresauts, tracée sur des pierres cénotaphes. « La Jardinière » est un asile où il fait bon philosopher. Fuyant le monde, Thierry de Cordier se définit alors comme « jardinier-dans-sa-tête ».

« Jardiniers-dans-leur-tête », les écrivains le sont assurément. Ils sont nombreux les romanciers dévorés par la passion de la botanique qui installent les fruits de leur imagination en des jardins insolites où plantes carnivores, grimpantes, ensorcelantes apportent leurs touches de paradis artificiels et de créatures fantastiques. Les lecteurs découvrent alors de beaux moments de joie à lire François Rabelais, Jean-Jacques Rousseau, Johann Wolfgang von Goethe, Charles Baudelaire, Thomas de Quincey, Carlos Castaneda ou les livres rameaux de la « vaste bibliothèque contradictoire » de Jorge Luis Borges, lieu magique de toutes les formes hybrides de la vie et de la mort.

L'invention du cinéma change ou prolonge le jardin-roman en jardin-film. Pour illustrer cette ouverture à un autre genre culturel un nom revient sous la plume des critiques, des écrivains et des philosophes, celui de l'acteur, homme sans visage et

sans nom dans les westerns, devenu réalisateur de talent, Clint Eastwood. « Eastwood est un des derniers grands auteurs dont l'œuvre ait la densité et la complexité de la littérature » écrit Bernard Sichère dans *Nunc*, la revue belge qui « cogne le silence et rêve l'impossible ».

Clint Eastwood dans le jardin du bien et du mal

À maints égards Clint Eastwood est en effet un acteur réalisateur foucaldien des espaces autres. Nous pourrions citer de nombreux exemples de ses engagements étonnants, notamment le champ des communautés où le respect de la nature rejoint l'élan vital d'un vouloir vivre sans avidité, où l'attention aux êtres vivants – hommes et animaux – témoigne du souci délicat et tendre pour les oubliés de la société, mais nous allons évoquer seulement deux films où les jardins sont à l'honneur, sous des formes en apparence assez éloignées, mais finalement pas tant que ça.

Il y a d'abord *Minuit dans le jardin du bien et du mal*. Ce film réalisé en 1997 trois ans après la parution du roman éponyme, est une célébration de la ville de Savannah en Géorgie aux États-Unis. Une ville qui possède une atmosphère particulière avec ses squares à la végétation luxuriante et des traditions ancestrales. Où se côtoient le temple vaudou, Forsyth Park, le tribunal du comté de Chatham, Mercer House bâtie par l'arrière-grand-père de Johnny Mercer, compositeur de musique de chansons populaires et amateur de jazz (comme le réalisateur pour qui « la musique a toujours été une véritable actrice dans [ses] films »), et l'étonnant cimetière de Bonaventure aux arbres superbes où « la mort n'y règne pas seule » comme l'observait l'écrivain John Muir, militant de la protection de la nature. C'est dans ce lieu étrangement beau où est érigée Bird Girl, la statue de la femme oiseau exprimant la confiance et la sérénité, que se jouent la vie et l'avenir des citoyens de Savannah. La vieille Minerva, la prêtresse vaudou, dit au journaliste John Kelso venu couvrir la fête de Noël à Mercer House : « Pour comprendre les vivants, il faut communiquer avec les morts ». Et justement en cette nuit de Noël le riche antiquaire Jim Williams tue son amant dans sa maison de Mercer House. Le procès qui s'ensuit anime le tribunal, espace de justice s'il en est, et le verdict innocent l'antiquaire qui succombe à une crise cardiaque à l'endroit même où avait péri son amant. John Kelso reste à Savannah pour tenter de connaître cette ville originale. Les femmes le guident dans la découverte des sites enchanteurs et des figures envoûtantes du Sud. Il croise The Lady Chablis, la drag queen de Savannah qui joue son propre rôle. Il est séduit par une jeune femme blonde, Mandy Nicholls, interprétée par Alison, la propre fille de Clint Eastwood. Une ambiance insolite plane sur Savannah savamment mise en scène

par le réalisateur qui joue avec délicatesse des ombres et de la lumière et donne à la bande originale une valeur essentielle, le répertoire des chansons de Johnny Mercer étant connu des spectateurs. Une ambiance de grande liberté portée par le rythme lent du récit en ce lieu de tous les paradoxes où l'on voit par exemple un citoyen noir promener en laisse Patrick, un chien mort transparent, mais bien présent dans son rôle d'intercesseur entre le monde visible et invisible. « Là-bas, expliquait Clint Eastwood parlant de Savannah, les excentriques et les personnages hauts en couleur s'épanouissent comme des plantes en serre » rapporte le critique de cinéma, Bernard Benoliel.

L'autre film est *La Mule* sorti en 2018. La première séquence montre un jardin splendide, celui d'Earl Stone (interprété par Clint Eastwood), un horticulteur qui s'adonne à sa passion : la culture des lys d'un jour. Il en fait profession et participe aux concours qu'il gagne souvent. Mais le revers de la médaille est qu'il a délaissé sa famille au point de ne pas venir au remariage de sa fille Iris (jouée par Alison Eastwood). La dernière séquence est un autre jardin, celui de la prison, où Earl Stone soigne les fleurs aux couleurs jaune, rose, bleue ou pourpre qu'un grand mouvement de caméra travelling arrière ascendant panoramique fait découvrir aux spectateurs. Entre ces deux scènes, se déroule une histoire où le vieil homme (il est âgé de 90 ans) couvert de dettes (la faute à internet) est obligé de fermer sa pépinière (qui sera saisie). Il vient aux fiançailles de sa petite-fille et rencontre un jeune homme intéressé par le fait qu'Earl a sillonné les États-Unis pendant des décennies sans jamais avoir été verbalisé. Le vieil homme qui adore conduire en chantant des chansons sentimentales accepte de transporter des sacs à l'arrière de son pick-up. Avec l'argent reçu pour prix des transports, de grosses liasses de billets placées dans la boîte à gants du pick-up sur les parkings des motels, Earl se trouve bientôt à aider ses amis vétérans de la guerre de Corée dont le local a été détruit par un incendie, puis à offrir l'open bar au mariage de sa petite fille, Ginny. Le cœur sur la main, Earl conseille un couple de personnes noires en panne sur le bord de la route ou des femmes lesbiennes bikers aux prises avec le moteur Shovelhead des Harley-Davidson, à la mécanique capricieuse. Mais les agents fédéraux de lutte contre les stupéfiants sont à ses trousses, et bientôt aussi les trafiquants de drogue lorsqu'Earl décide de rester aux côtés de Mary, son ex-femme, pour les derniers instants de sa vie. Devant des lys d'un jour, heureuse, elle lui dit : « Tu as été l'amour et la souffrance de ma vie. Mais la seule chose qui compte, c'est que tu sois là ». « Tu fleuris sur le tard » lui dit Iris, sa fille. Devant le tribunal où son avocate souhaite faire valoir le grand âge d'Earl et les services rendus à la nation, celui-ci décide de plaider coupable et est incarcéré. Ce sont des lys d'un jour, les fleurs que les spectateurs découvrent sur l'écran dans le

panoramique qui s'élève au-dessus de la clôture de la prison, des lys d'un jour et la liberté intérieure toujours entière du vieil Earl.

Minuit dans le jardin du bien et du mal et *La Mule* offrent de beaux exemples d'espaces autres, d'hétérotopies. Dans le premier film, si la ville de Savannah apparaît à elle toute seule en de multiples qualités contradictoires, celles-ci sont réunies et dépassées par le rôle de la bande sonore et les judicieux mouvements de caméra tout en douceur, sans rupture de ton, ni ellipses brutales, composant une écriture cinématographique où le temps est en suspens. Dans l'autre film, l'iris est partout ; à travers le lys d'un jour, le nom de la jeune femme, et l'œil malicieux du vieux Earl. Les chansons aussi sont des espaces autres écoutées à la radio du pick-up et reprises joyeusement par Earl lors des voyages de motel en motel, ces lieux accueillant des situations illégitimes. Le long de la route, les communautés se découvrent, un temps morcelées, un autre recomposées. Et la personnalité même de Earl, un jardin à lui tout seul, témoigne aussi des mouvements de crise et de transformation qui habitent les hommes en société. Deux films qui synthétisent la force éthique et esthétique de Clint Eastwood, réalisateur foucauldien.

Le jardin : une hétérotopie heureuse

Dans son livre *L'Archéologie du savoir* Michel Foucault écrit ceci : « Non, non, je ne suis pas là où vous me guettez, mais ici d'où je vous regarde en riant. [...] Plus d'un, comme moi sans doute, écrivent pour n'avoir plus de visage. » Michel de Certeau a bien montré combien l'œuvre du philosophe combine le rire de l'invention et le souci d'exactitude, deux manières d'agir le conduisant à « penser autrement » dans une « pratique d'étonnement » qui « donne un ton de *western* même à son travail archivistique et analytique pour déplier les jeux de vérité d'abord signalés par des spots paradoxaux. » Les fruits de cette activité intense, à y regarder de près, seraient le jardin même de Michel Foucault, une œuvre somptueuse allant de *l'Histoire de la folie à l'âge classique* à *l'Histoire de la sexualité* en passant par *Les mots et les choses* et de très beaux livres à l'écriture splendide comme *Raymond Roussel*, magnifique constellation littéraire. Un jardin fantastique dans le jardin de Vendevre-du-Poitou où le philosophe, quittant sa bibliothèque et sa table de travail, déambulerait, le temps d'une promenade, passant entre les deux majestueux séquoias, remontant l'allée sablée des tilleuls, admirant les parterres colorés des fleurs d'été le regard caressant les roses, contournant les massifs d'arbustes aux verts délicieux avant d'aller s'asseoir sur le banc de pierre près de la vasque et commencer la lecture d'un livre qui, naturellement, ne pourrait être le roman non fiction de John Berendt *Minuit*

dans le jardin du bien et du mal, puisque Michel Foucault a été emporté par le sida en 1984 et que le livre n'était pas encore paru.

Philippe Pineau